

Les écrits

IES ÉCRITS

La mort dans l'oeuf

Olivier Gamelin

Number 146, March 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83244ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gamelin, O. (2016). La mort dans l'oeuf. *Les écrits*, (146), 153–168.

OLIVIER GAMELIN

La mort dans l'œuf

Jean-Baptiste Bourrel passa les portes coulissantes de l'hôpital d'un pas assuré. Dans une main il tenait sa mallette en cuir noir contenant ses instruments spécialisés, dans l'autre l'enveloppe rouge renfermant son formulaire d'euthanasie. Il s'arrêta au poste de garde, salua discrètement le gardien de sécurité, glissa l'enveloppe dans le guichet et se dirigea promptement vers la chambre qu'on lui indiquait. Dans la salle d'attente de l'urgence, des yeux de scandale le zieutaient sans gêne, des doigts calomniateurs le montraient, des messes basses se marmonnaient ici et là. Jean-Baptiste ne se formalisa guère de la mauvaise attention dont il était la cible. Partout où il se trouvait, les rumeurs publiques couraient bon train. Comme sa photo paraissait à intervalles réguliers dans les journaux et les bulletins d'informations télévisés, il s'était accoutumé à ne jamais passer inaperçu. Bien que discret par nature, il en retirait secrètement une certaine fierté. Jean-Baptiste Bourrel n'était pas un citoyen ordinaire. Il était l'euthanasieur officiel de Maureville, le dernier descendant de la dynastie des Bourrel dont les membres avaient, avant lui, rempli l'office de bourreau.

Bien qu'il y avait foule devant l'ascenseur, Jean-Baptiste doubla les malades ambulatoires placés en enfilade et s'y engouffra seul. Au troisième étage, il négligea de lire les indications cartographiques conduisant à la chambre 343. Il connaissait l'hôpital comme sa poche. Particulièrement

l'étage des soins palliatifs. Chaque semaine, il s'y rendait pour exécuter un ordre d'euthanasie émis par le ministère de la Dignité humaine. Toujours il s'acquittait de son devoir avec efficacité et professionnalisme. Cette fois ne ferait pas exception. L'euthanasieur espérait même revenir au domaine Bourrel dans moins d'une heure, reprenant là où il l'avait laissé sa passion pour le jardinage. Il tambourina quelques coups sur la porte 343 et, n'obtenant pas de réponse, il entra sur la pointe des pieds. Dans la chambre tamisée, un corps inerte gisait sur le lit. Hormis le ronronnement ininterrompu de l'appareil d'assistance respiratoire, la pièce baignait dans un mutisme funèbre.

L'euthanasieur valida le carton d'identification de la personne alitée et déposa son matériel sur la table de chevet. En ouvrant sa mallette, un verre de plastique roula sur le sol. «Qui est là?» chuchota une voix masculine à l'extrémité de la chambrette. Jean-Baptiste sursauta. Il n'avait pas remarqué qu'un jeune homme était replié dans l'ombre sur la chaise des invités. Il retenait ses genoux contre sa poitrine et ne devait pas avoir plus de vingt-cinq ans. Dans le clair-obscur son visage témoignait d'un vieillissement prématuré causé par l'addition de plusieurs nuits d'angoisse insomniaques. «Jean-Baptiste Bourrel, se contenta de répondre le fonctionnaire. Je viens pour l'euthanasie.» Le jeune homme se recroquevilla davantage. «Faites votre travail», se contenta-t-il d'ajouter avec un timbre d'outre-tombe. Jean-Baptiste enfila ses gants de chirurgien, mesura la dose létale de chlorure de potassium et, comme la pénombre l'empêchait de trouver la veine jugulaire externe, il actionna l'interrupteur du plafonnier. Les puissants tubes fluorescents répandirent dans la chambre leur éclat blanchâtre. Lorsque l'euthanasieur se retourna vers sa cliente, un détail stoppa net son élan.

La patiente qu'il était chargé d'euthanasier, Marie-Anne Valjean, était une jeune femme âgée de vingt-sept ans, victime

d'une récente embolie pulmonaire. Comateuse, les médecins la maintenaient en vie grâce à l'apport en oxygène d'un respirateur artificiel. Ce n'est pas sa jeunesse qui stupéfia Jean-Baptiste, ni l'extrême finesse des traits qui sculptaient son visage, mais la dimension de son abdomen. Dissimulé sous une couverture, son ventre donnait l'impression d'être gonflé comme un ballon de plage, au point où Jean-Baptiste se cru la tête de Turc d'une blague de mauvais goût. Les médecins de l'hôpital étaient d'habiles plaisantins, d'autant plus qu'ils excéaient ses fonctions d'euthanasieur incompatibles avec le serment d'Hippocrate. «Ce n'est pas la première fois qu'ils se rient de moi», admit-il avec exaspération. Mais la mine déconfite du jeune homme, qu'il présumait être l'amoureux de Marie-Anne, lui fit abandonner cette supposition. «On ne joue pas ainsi avec la mort, résuma-t-il, surtout en présence des intimes.» Il avait déjà observé chez des vieillards en phase terminale des gonflements ventraux déconcertants. Certains types de cancers du système digestif gorgeaient de liquide l'estomac des mourants, les rendant pareil à celui d'une femme enceinte, une particularité qui s'additionnait à d'autres travers physiques et qui témoignaient de la violence des traitements de chimiothérapie. Or la jeune femme qui reposait sous ses yeux semblait en parfaite santé. La physiologie lumineuse de son visage bordée d'une abondante chevelure rousse, lui donnait l'air enchanté de *La femme au marais* d'un certain peintre hollandais. Sa chair laiteuse, éclairée d'étranges reflets maculés, accentuait l'apparence angélique qu'elle répandait comme un halo de lune. Jean-Baptiste s'émerveilla de ses lèvres carmin qui, sous le masque respiratoire, semblaient recouvertes d'une peau de cerise. Cette cliente n'avait rien des attributs propres aux moribonds qu'il exécutait. Et ce ventre! «Ah! pensa l'euthanasieur avec résignation. Qui suis-je pour comprendre le pourquoi et le comment de chaque maladie?» Balayant toutes ses interrogations, Jean-Baptiste se

pencha au-dessus de sa cliente, trouva sa jugulaire et, au moment où il s'apprêtait à lui faire l'injection mortelle, ne put s'empêcher de regarder à nouveau cette panse proéminente. Un élément inédit l'arrêta derechef dans sa lancée. N'avait-il pas la berlue : le ventre venait de bouger. Imperceptiblement, mais néanmoins un mouvement, sous la couverture, n'avait pas échappé à son œil vigilant. Il scruta attentivement la région ventrale, mais ne remarqua rien de particulier. Le drap s'étirait sur le corps de la femme comme la surface lisse d'un lac étale.

Le jeune homme, toujours plongé dans une abyssale mélancolie, leva sur lui des yeux en prière. «Épargnez-nous», supplia-t-il à voix basse. Bien que cette supplication le prenait aux entrailles, Jean-Baptiste ne détenait pas ce pouvoir de vie ou de mort. Tels ses ancêtres avant lui, il exécutait sans réfléchir les hautes et les basses œuvres qu'on l'intimait d'accomplir. Mais pour la première fois de sa longue carrière, il ressentait de la compassion pour ce couple dans la fleur de l'âge que la Camarde allait frapper. Après tout, ses clients languissaient généralement à l'article de la mort. L'euthanasie avançait de quelques semaines, voire de quelques jours, l'inévitable passage dans l'autre monde en adoucissant des souffrances physiques jugées inutiles. Rien de tout cela ici. Il avait l'impression de faucher dans l'œuf une vie qui désirait se battre jusqu'à l'épanouissement. Faisant fi de la procédure habituelle, qui limitait à peu de mots la conversation entre l'euthanasieur et la famille endeuillée, Jean-Baptiste se tourna vers le jeune homme et, avec une certaine nuance de fraternité, le convia à formuler ses derniers adieux. Cette invitation sembla lui redonner espoir. Le jeune homme se leva précipitamment et tendit une main nerveuse vers le bourreau. «Merci de votre générosité, monsieur. Je m'appelle Jalbert.» Jean-Baptiste refusa la politesse. Il craignait le sentiment de sympathie spontanée qui émergeait en lui. Déjà

il avait trop attendu avant d'euthanasier cette cliente. On ne peut pas tuer quelqu'un avec qui on partage la douleur et pour qui on ressent des affinités naturelles. L'humanisme latent qui germe dans le cœur de tous les hommes supplantait tranquillement l'ataraxie héréditaire qui avait toujours caractérisé les Bourrel.

Jalbert s'assit au chevet de sa dulcinée, se pencha et, avec la délicatesse d'une dentelière, déposa sur son ventre une chaste et interminable série de baisers comme autant de points de couture. La scène bouleversa Jean-Baptiste, au point de lui tirer une larme. «Ma belle adorée, renchérit Jalbert en remontant son visage éploré vers les lèvres de son amante. Ma tendre amour, c'est l'heure de nous dire au revoir. Bientôt nous serons tous trois réunis. Sans vous la vie ne fait aucun sens...» Le jeune homme éclata en sanglots et embrassa le ventre protéiforme de son épouse. Une légère secousse, plus perceptible cette-fois, s'agita sous la couverture. Jean-Baptiste, qui ne quittait pas la scène des yeux, le remarqua et s'en inquiéta. «Adieu, adieu...», conclut Jalbert en effleurant du bout des doigts la peau de la condamnée. De nouveau, un discret soubresaut anima le drap blanc, suivi d'un autre, puis un autre. Jalbert constata l'air ébahi de l'euthanasieur. Il confirma ce que le fonctionnaire commençait à redouter : «C'est mon fils, Monsieur. Marie-Anne devait accoucher dans six semaines, mais le fil s'est rompu et l'épée de Damoclès est tombée sur notre tête.»

Jean-Baptiste échappa sa seringue. Devant l'irréparable geste qu'il s'appropriait à commettre, ses pensées se mirent à tourner comme la flèche d'une girouette battue par le vent. L'euthanasieur manqua de perdre pied, si bien que Jalbert dut le soutenir jusqu'à la chaise. Le tableau qui s'éclairait devant lui le déconcertait. On lui ordonnait d'euthanasier une jeune femme, mais par-dessus le marché d'assassiner son enfant à naître. Or il n'était pas un assassin. Si Marie-Anne végétait





dans un état léthargique aux frontières floues, l'enfant qu'elle portait en son sein débordait de vitalité. Pourtant, les bureaucrates du ministère de la Dignité humaine avaient jugé que la future maman, déjà morte au niveau cérébral et dont les facultés intellectuelles étaient nulles, ne possédait aucun droit légal, pas plus que son fœtus. Elle était, ni plus ni moins, considérée comme un simple incubateur sur qui la loi ne s'appliquait pas. L'article 15.8 de la loi sur les soins de fin de vie stipulait qu'une personne inconsciente de manière prolongée et dont la réhabilitation était incertaine perdait ses prérogatives législatives. Était-ce rendre service à la société que de souffler artificiellement de l'air dans les poumons d'une femme désœuvrée et, de surcroît, prolonger indéfiniment son agonie? «Acharnement médical», avait tranché le ministère dans un rapport laconique, qui autorisait du même coup l'euthanasieur en chef à procéder. Jean-Baptiste devait obéir aveuglément aux lois, cela en dépit des considérations morales qui l'assaillaient. Reprenant possession de ses esprits, l'euthanasieur débrancha le respirateur artificiel. «On poursuit la procédure», lança-t-il à Jalbert en bondissant sur le téléphone. Décrochant le combiné, il demanda au poste de garde qu'on lui apporte le cercueil destiné à sa cliente.

Quelques secondes plus tard, deux infirmières d'âges opposés entrèrent dans la pièce en poussant une caisse de bois juchée sur un rudimentaire catafalque à roulettes. Légèrement, le corps chaud d'un euthanasié appartenait à juste titre à l'euthanasieur qui en disposait à sa guise. Le grand-père Bourrel avait fait construire un petit four crématoire à l'orée du domaine familial où il brûlait le cadavre de ses clients. Ensuite il remettait les cendres aux proches qui les réclamaient, sinon il les dispersait en parts égales aux quatre points cardinaux. Comme son père avant lui, Jean-Baptiste avait perpétué cette tradition. Il lui arrivait parfois d'en

répandre la poussière dans son jardin, ce qui rendait les légumes particulièrement croquants. « Nous devons prendre acte du décès », affirma la plus jeune infirmière, qui tâta son stéthoscope. « Ce ne sera pas nécessaire ma chérie, renchérit la plus vieille en pointant le respirateur artificiel maintenant silencieux. Merci Monsieur Bourrel et à la prochaine. »

Aussitôt les infirmières ressorties, Jean-Baptiste s'empressa d'actionner le respirateur artificiel, qui reprit sa soufflerie monotone. La jeune femme recommença à respirer. Sa poitrine se gonfla et s'affaissa à un rythme régulier. Ses pulsations cardiaques battaient normalement. L'euthanasieur et Jalbert reprirent confiance : Marie-Anne vivait toujours. Les prochaines étapes seraient décisives. Avec précaution, les deux hommes déposèrent la jeune femme au fond de la bière. Jean-Baptiste tendit à Jalbert un respirateur manuel d'urgence et lui intima de s'étendre auprès de sa dulcinée. Submergé par des émotions contradictoires, mais visiblement heureux qu'une issue de secours s'ouvre devant lui, Jalbert obtempéra sans broncher. Jean-Baptiste cloua solidement le couvercle sur la caisse, confinant la petite famille dans une promiscuité étouffante. Il devait agir prestement. Descendre les trois étages de l'hôpital jusqu'au rez-de-chaussée, signer la confirmation d'euthanasie et faire vrombir le puissant moteur de son corbillard jusqu'au domaine Bourrel. Là, il rebrancherait Marie-Anne sur le respirateur artificiel dont la grand-mère Bourrel s'était servie jusqu'à ce qu'elle rende l'âme. Pour l'heure, les minutes disponibles se comptaient sur les doigts d'une main. Pour arracher Marie-Anne aux griffes de la mort, sauver l'enfant à naître, mettre à l'abri le bonheur de Jalbert et conserver son poste d'euthanasieur, aucun faux-pas n'était permis. Et Jean-Baptiste croyait bien être parvenu à ses fins lorsque les portes coulissantes de l'hôpital déroulèrent devant lui le tapis rouge de la victoire. Une satisfaction indescriptible

l'envahit, un grain d'euphorie prêt à éclore. Pour la première fois de son existence, le bourreau jouait le rôle du chevalier. La vie, et non plus la mort, reposait au creux de ses mains.

Dans son dos, le gardien l'interpela : « Monsieur Bourrel ! Monsieur Bourrel ! Un instant s'il vous plaît ! » Jean-Baptiste s'immobilisa brusquement. L'échappatoire claqua sous son nez comme l'effroyable planche de fer hérissée de verrous se referme dans le dos du prisonnier. Dans le cercueil, un gémissement émergea d'outre-tombe. Si on lui mettait la main au collet, c'est le cachot miteux des traîtres qui l'attendait. À plus forte raison, il ruinerait le nom de Bourrel et traînerait dans la boue les lettres de noblesse qui le composaient, polies par des générations d'hommes vêtus de probité professionnelle sans tache. « Vous avez oublié ceci, Monsieur Bourrel. » Le gardien lui présenta son attaché-case. Fonçant à travers les rues de Maureville, Jean-Baptiste se réjouit. Somme toute, la vie qu'il venait de préserver lui procurait une fierté plus intense que celle accolée à son nom. Il s'enorgueillit de son courage. Davantage que l'obéissance aveugle à ses fonctions officielles, l'honneur illuminerait désormais sa route. « N'est-il pas légitime, songea-t-il, qu'un être humain cherche à en sauver un autre lorsqu'il est possible de le faire ? » Une demi-heure plus tard, le cortège franchit triomphalement le large portail du domaine Bourrel.

Lorsqu'elle constata que Jean-Baptiste montait avec peine un cercueil sur le balcon, Madame Bourrel fronça les sourcils. Elle détestait que son fils ramène du travail à la maison. Mais comme une inquiétude manifeste crispait le visage de l'euthanasieur, elle ne dit pas un mot et l'aida à déposer la caisse au milieu de la cuisine. « Ouf ! C'est lourd ! », souffla-t-elle en haletant. Un bruit sourd se fit entendre. « Qu'est-ce que c'est ? », s'inquiéta Madame Bourrel en jetant tour à tour à son fils et au cercueil un coup d'œil inquisiteur. Ignorant la question de sa mère, Jean-Baptiste couru à

l'atelier, saisit un pied-de-biche et, sans geste inutile, fit sauter un à un les clous qui maintenaient le couvercle en place. Il se détendit aussitôt. Jalbert était toujours vivant, bien que baigné de sueur, et pompait avec énergie de l'air dans les poumons de son épouse. «Va brancher le respirateur artificiel», intima Jean-Baptiste à sa mère. Madame Bourrel laissa en plan les mille interrogations qui lui crevaient les yeux et s'exécuta. Les deux hommes la suivirent. Ils montèrent Marie-Anne dans la mansarde, l'installèrent dans un petit lit d'appoint et s'assirent à son chevet. Enfin ils pouvaient respirer. Mais que faire maintenant? Madame Bourrel tournait en rond dans la chambrette en jetant des regards sporadiques tantôt sur Marie-Anne, tantôt sur Jalbert, tantôt sur Jean-Baptiste. Chaque fois qu'elle tentait de glisser un mot dans le silence assourdissant qui s'installait, Jean-Baptiste l'arrêtait d'un geste, répétant toujours la même phrase: «Je devais le faire, je devais le faire.»

Six semaines s'écoulèrent sur le domaine Bourrel. Durant la journée, alors que Jean-Baptiste euthanasiait les citoyens de Maureville, Madame Bourrel renouvelait à intervalle régulier la pochette de soluté qui nourrissait au compte-gouttes sa jeune invitée. Jalbert demeurait quasiment 24 heures sur 24 au pied du lit où reposait sa famille. Grignotant à peine les plats qu'on lui préparait, il se cantonnait dans un silence inquiétant, se contentant de payer de retour les sourires que les Bourrel lui offraient en guise de réconfort. Parfois, la nuit, il effectuait de courtes balades dans le jardin du domaine. Aussitôt qu'il apercevait l'ombre froide des croix anonymes plantées dans le cimetière de l'euthanasieur, il rebroussait chemin et rejoignait sa femme et son fils pour leur chuchoter des mots inaudibles, mais d'une douceur désarmante.

Madame Bourrel se prit d'affection pour ce jeune homme qui aurait pu être le petit-fils qu'elle n'avait jamais eu. Idem pour cette femme qui portait dans ses entrailles l'arrière-

petit-fils qu'elle n'aurait jamais. Secrètement, elle bénissait le point faible de son étourdi de fils qui l'avait fait dévier de son devoir professionnel et avait introduit dans sa maison l'espoir et la soif dont s'abreuve la filiation. Cette jeunesse avait soufflé un vent d'une vitalité inépuisable et sans égale sur la langueur mortuaire qui réglait sa vie depuis des lustres. Chaque matin, Madame Bourrel cueillait un énorme bouquet de dahlias bigarrés qu'elle déposait sur la table de chevet de la future maman. Elle s'était même remise au piano et ne manquait pas une occasion de jouer, du bout des doigts, une mélodie de Chopin ou un joyeux air de Mozart. Elle avait lu quelque part que la musique du compositeur viennois aiguisait l'intelligence musicale et la créativité de l'enfant à naître. Elle était convaincue que le petit pratiquerait le piano. «Comme son arrière-grand-mère», pensait-elle dans son for intérieur. Jean-Baptiste se réjouit de constater que sa mère reprenait goût à la vie. Elle redevenait, au rythme des jours, la jeune femme guillerette qui l'avait élevé.

Le ventre de Marie-Anne avait quasiment doublé de superficie depuis son arrivée, signe que l'enfant grandissait normalement. Parfois on voyait poindre à travers l'épiderme la forme d'un pied, d'un coude, d'une main. Les nuits sans vent, alors que le calme plat régnait sur le domaine, on entendait même les battements de son cœur en plaçant son oreille au creux d'un cornet de carton. Chaque fois les pulsations cardiaques de l'enfant tiraient d'interminables larmes au taciturne papa. Jean-Baptiste et sa mère n'y échappaient pas. Le sort tragique de ce jeune couple, double victime de l'inévitable fatalité existentielle et de l'opiniâtreté morbide d'une société normative jusqu'au-boutiste, décuplait leur humanité et leur attachement.

Un soir de juillet, alors que d'impénétrables cumulonimbus écrasaient la campagne sous une pénombre de crépuscule, Madame Bourrel pénétra dans la chambre de ses

invités sur la pointe des pieds. Elle portait dans ses mains un plateau de bois où se tenaient d'aplomb une jarre d'eau fraîche et un bouquet de dahlias blancs comme la neige. En évitant de poser le pied sur la troisième latte du plancher qui avait la déplorable habitude de se plaindre à la moindre pression, elle se dirigea jusqu'au chevet de Marie-Anne. Le respirateur artificiel tenait toujours son incessante note. Madame Bourrel avait fini par se sortir de l'esprit que son ronflement témoignait de l'inéluctable sort qui attendait la jeune femme. Elle n'arrivait pas à envisager le pire et se convainquait toujours un peu plus que Marie-Anne sortirait de son coma aussitôt que l'enfant verrait le jour. La rivière reprendrait alors son cours le plus normalement du monde. «Il ne peut pas en être autrement, se répétait naïvement la mère de l'euthanasieur, faute de quoi la vie est fort injuste.» Madame Bourrel tourna un œil inquiet vers Jalbert. Exténué par la fatigue et l'angoissant suspense de l'accouchement, le jeune homme était recroquevillé sur le sol, les mains en prière coincées entre les genoux, la tête tournée contre le mur mansardé. Madame Bourrel remarqua qu'il avait beaucoup maigri et se soucia de sa santé. En le voyant ainsi étendu dans une position semi-fœtale, elle en conclut qu'à ce rythme il ne traverserait pas l'été. Elle se promit d'en parler plus tard à son fils. Le petit Baptiste, comme elle appelait secrètement l'enfant à naître, ne pouvait s'épanouir convenablement entouré de parents aussi mal en point. C'est pourquoi Madame Bourrel avait proposé à Jalbert d'emménager définitivement au manoir après la naissance de son fils. «Il y a amplement d'espace pour tout le monde, particulièrement dans mon cœur», lui avait-elle dit avec affection et bienveillance. Jalbert était demeuré vague face à cette offre dépourvue de toute arrière-pensée, marmonnant quelques griefs inaudibles dans la barbe qu'il portait maintenant longue et broussailleuse. Cette réponse austère et froide

affecta Madame Bourrel. Elle n'en avait plus jamais soufflé mot, mais gardait précieusement une petite rancœur au fond de son grand cœur vide.

Madame Bourrel remplaça les dahlias et déposa la jarre d'eau à côté des fleurs. Au moment où elle s'apprêtait à quitter la pièce, un mouvement inattendu sous la couverture attira son attention. Il lui semblait que Marie-Anne bougeait légèrement les jambes. Elle s'approcha de la jeune femme et déposa sa main sur son genou gauche. À sa grande surprise, le drap était imbibé de part en part. Croyant à un accident urinaire, Madame Bourrel fit glisser doucement le tissu pour le changer. C'est alors que la vie lui frappa la vue de plein fouet. Le petit Baptiste gisait là, entre les jambes de sa mère, son épiderme bleuté embaumé dans le liquide amniotique. Il empoignait entre ses menottes, comme une bouée de sauvetage, le cordon ombilical qui le reliait à l'enveloppe du placenta. Les yeux mi-clos, il ronronnait à peine et semblait en parfaite santé. La stupeur de Madame Bourrel fut aussitôt remplacée par une enivrante béatitude. La femme se mit aussitôt en action. Elle coupa le cordon ombilical, parfuma l'eau de la jarre avec des pétales de dahlias et nettoya tendrement le nouveau-né. Pour signaler son mécontentement, Baptiste commença à geindre, puis pleura à pleins poumons, laissant échapper de son nez les dernières sécrétions qui lui obstruaient les voies respiratoires. Son cri se répandit comme une invitation dans la campagne environnante. Jean-Baptiste pénétra dans la chambre comme une rafale de vent. Les yeux bouffis, il se dirigea prestement vers sa mère et admira la beauté du poupon. «J'en ferai mon héritier», dit-il à voix basse en laissant couler une larme. Mais un coup de coude dans la hanche le ramena à la réalité. Madame Bourrel poussait son fils vers Jalbert. Quelque chose n'allait pas. Le père restait stoïque malgré les cris perçant de sa progéniture. Jean-Baptiste se pencha au-dessus du jeune homme et constata

que son corps était raide et froid. Jalbert était mort. Sa santé n'avait pas supporté un régime de six semaines d'angoisse et de pain sec. «Oh mon Dieu!», s'exclama Madame Bourrel. Une fois l'effet de surprise dissipé, une étrange lueur perla dans le coin de ses yeux. Son fils, habitué à remarquer les détails, comprit que l'amour maternel venait de s'installer à nouveau dans le cœur de sa mère. Sans dire un mot, il se dirigea au chevet de Marie-Anne et, comme on coupe un cordon ombilical, débrancha le respirateur artificiel qui la maintenait en vie.



